
NOTICE SUR JACQUES-PHILIPPE FERRAND

PEINTRE SUR ÉMAIL.

Parmi les hommes qui ont jeté quelque lustre sur les arts et les sciences en France vers la fin du règne de Louis XIV, il en est un dont le département de l'Yonne doit se prévaloir et que l'on est étonné de voir constamment oublié par les biographes modernes de la localité.

C'est Jacques-Philippe Ferrand, membre de l'académie de peinture et correspondant de plusieurs autres sociétés savantes.

Né à Joigny en 1653, il se livra de bonne heure à l'étude du dessin.

Son père avait été valet de chambre de Louis XIII. Il occupa la même charge auprès de Louis XIV, et cette circonstance le fit connaître du célèbre peintre Mignard, dont il reçut des leçons, et qu'il accompagna même dans plusieurs voyages.

C'était alors le plus beau moment de gloire de la peinture française. Nicolas Poussin enrichissait les musées de ses gracieuses compositions ; Lebrun et Lesueur dotaient le pays de leurs plus belles œuvres, et les beaux groupes de Pujet, à la fois peintre et architecte, servaient de modèles aux jeunes artistes qui entraient dans la carrière. C'était là de quoi inspirer une vocation déjà toute faite, et l'on conçoit qu'à l'école

de Mignard il eût fallu être bien mal disposé pour rester un ignorant.

Mignard, qui possédait si haut le talent des grâces dans le portrait ; lui qui eut si bien le talent de rajeunir et d'embellir le roi, les princes et les grandes dames de la cour !

Ferrand acquit promptement sous lui les connaissances les plus étendues en miniature. Il suivit aussi les cours de Samuel Bernard, professeur de l'académie royale de peinture, et ce dernier lui inspira le goût de la peinture sur émail, que Jean Petitot avait remis à la mode en la poussant à son dernier degré de perfection.

La peinture sur émail, ainsi que tant d'autres découvertes qui nous ont échappé, a eu ses alternatives de progrès et de décadence. Aussi ancienne que le verre, qui date, dit-on, de mille ans avant Jésus-Christ, on la cultivait déjà au temps de Porsenna, roi des Toscans, et les Michel-Ange, les Raphaël n'ont pas dédaigné, quelques mille ans plus tard, de fournir des dessins pour ce genre de peinture. On sait à quel usage fréquent elle avait dû servir lors des Croisades, pour la confection des armoiries. Sous François I^{er}, en pleine renaissance, on avait encore conservé sur cet art des traditions assez positives, mais les pièces de cette époque étaient déjà très-peu recherchées et elles n'avaient quelque valeur que par la manière dont elles étaient coloriées. On s'occupait beaucoup plus à cette époque de la peinture sur verre. Peu à peu, même, vu le prix excessif de la composition des couleurs, on en abandonna la pratique et on en vint à n'employer que des émaux épais, appliqués séparément et à plat. On n'exécuta plus avec des couleurs métalliques ; on n'employa plus les fondants, les procédés anciens furent totalement abandonnés et perdus.

Ce ne fut qu'en 1632 qu'un orfèvre de Châteaudun, qui avait quelques connaissances en émaux, rechercha l'ancienne peinture et parvint à trouver des couleurs qu'il sut appliquer sur un fond émaillé et les y fixer au moyen du feu. Cet orfèvre, qui s'appelait Jean Toutin, eut des disciples qui transmirent leur secret à d'autres artistes.

Sous Louis XIV, Jean Petitot et Jacques Bordier portèrent cet art au point de perfection qu'il pouvait atteindre, et il est probable que c'est aussi d'après leur manière de faire que Ferrand se perfectionna. Quoi qu'il en soit, après avoir voyagé en Italie, en Angleterre et en Allemagne, après avoir travaillé pour les diverses cours qu'il parcourut, il revint à Paris et s'occupa à décrire les découvertes qu'il avait faites, ainsi que les procédés dont il s'était servi dans la pratique de son art, et il publia, en 1732, un livre fort curieux, sous ce titre : *De l'art du feu, ou manière de peindre en émail*, accompagné d'un traité de miniature.

Voici en quels termes il écrivit à Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, en lui offrant son livre :

« Monseigneur,

« Comme vous protégez hautement les sciences et tout ce
« qui peut contribuer à leur perfection, j'ai cru devoir pré-
« senter à V. A. R. ce petit ouvrage, dont personne ne peut
« juger mieux que vous. C'est l'art du feu ou de la peinture
« en émail, et le fruit de mes travaux pendant plus de qua-
« rante ans que je prends la liberté de mettre sous votre au-
« guste protection.

« Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien me l'ac-
« corder, si V. A. R. juge qu'il en soit digne. Je ne sais si je

« puis me flatter qu'elle voudra bien se souvenir que celui qui
 « lui demande très-humblement cette grâce, a eu le premier
 « l'avantage de lui donner quelques teintures du dessin et de
 « la peinture, par ordre de feu Monsieur.

« Je n'avois pas alors encore travaillé aux émaux, quoique
 « je fusse très-familier avec M. Petitot, le plus célèbre et le
 « plus excellent homme qui ait jamais été en ce genre d'ou-
 « vrage. Mais les honneurs qu'on lui faisoit à la cour ani-
 « mèrent tellement mon courage, qu'ils me firent entreprendre
 « de surmonter, à quelque prix que ce fût, toutes les difficul-
 « tés que je prévoyois trouver dans l'étude de cette science.
 « Mes soins y ont été si grands, Monseigneur, que je puis
 « assurer V. A. R. de n'avoir pas perdu un moment, y ayant
 « toujours été occupé pour la plus grande partie des princes
 « de l'Europe et autres personnes de distinction qui m'ont
 « fait l'honneur de les agréer tant dans mes voyages qu'à
 « Paris. Je compterai pour rien toutes mes peines, et je m'es-
 « timerai trop récompensé, Monseigneur, si V. A. R. daigne
 « agréer mon ouvrage et le profond respect avec lequel je
 « suis, etc. »

Nous voyons, par cette lettre, que Ferrand n'était valet de chambre de Louis XIV que de nom, et, qu'au fait, étant attaché par Monsieur, frère du roi, à la personne de son fils, le duc d'Orléans, cette dernière condition l'exemptait de la première ; qu'ensuite, la faculté qui lui était laissée de voyager à l'étranger et de s'occuper exclusivement de la peinture ne laisse aucun doute sur la faveur dont il jouissait auprès du monarque. Il n'avait probablement rien à envier à Petitot, qui avait au Louvre un bel appartement et qui touchait une pension considérable sur la cassette du roi.

Ferrand, dans la préface de son livre, laisse entrevoir qu'il

était, à cause de son talent, en relations d'amitié avec un grand nombre de personnes de distinction. A l'égal de ceux qui sont doués d'une certaine défiance d'eux-mêmes, ce qui n'est souvent qu'une apparence de modestie, il avait au cœur un sentiment de noble orgueil qui, tout en le mettant en garde contre son insuffisance, lui montrait son œuvre comme un monument de patience et de jugement dont il avait lieu d'être fier, et il dit au lecteur :

« Mon livre est petit, mais quiconque sera assez heureux
 « pour le comprendre et le mettre en pratique, doit y acquérir
 « beaucoup de gloire ; pour moi, qui vous le donne, j'avoue
 « avoir acquis les belles connaissances qu'il contient par de
 « grands travaux, y ayant employé la plus précieuse partie
 « de ma jeunesse avant que d'en avoir reçu d'autre rétribu-
 « tion que l'honneur des applaudissements de plusieurs
 « personnes de distinction qui m'encourageoient à persévérer,
 « et qui savoient que je n'étois aucunement aidé à l'entreprise
 « des découvertes que je faisais dans ce bel art. Je vous
 « prie, lecteur, d'être persuadé que ce n'est pas l'ambition
 « d'écrire qui m'engage à vous le donner, mais que mon
 « unique intention est de porter quelques esprits plus péné-
 « trants que le mien à prendre les soins de le perfectionner.
 « J'espère que, lorsque vous l'aurez examiné, vous convien-
 « drez que j'ai entrepris un très-beau sujet, puisque, sans
 « contredit, il y a peu de chose concernant les arts qui soit
 « plus précieux.

« On connoît assez qu'il n'y a eu qu'un très-petit nombre
 « de personnes qui aient réussi dans la peinture en émail,
 « pour la mettre en sa perfection. Mais aussi quelle gloire n'ont
 « pas eue ces favoris de Minerve, puisque tout le monde sait
 « que les plus grands monarques en ont regretté la perte.

« Ces illustres et habiles hommes n'en ont rien écrit, soit
« qu'ils ne se sentissent pas assez de suffisance dans l'art
« d'écrire pour s'en exprimer, ou qu'il y eût quelque succes-
« seur de leur science dans leur famille auquel ils ne vou-
« loient pas faire tort, ou bien qu'ils n'eussent que des cou-
« leurs qu'ils ne savoient pas faire, excepté quelques-unes,
« comme je l'ai su d'eux-mêmes et du sieur Trocus, savant
« chimiste de leur temps, lequel m'a dit plusieurs fois leur
« en avoir fait, et que lui-même les ayant voulu recommencer
« pour en faire de pareilles n'avait jamais pu y réussir.

« Je n'ai donc ici d'autre intention que d'ouvrir le chemin
« au noble et vertueux courage; je puis les assurer qu'ils ne
« trouveront pas la pratique de ce beau talent si difficile qu'ils
« le pourroient croire, puisque je lève les plus grands obsta-
« cles par les préceptes et la pratique que je leur en donne,
« pourvu qu'ils soient bons dessinateurs et qu'ils sachent
« peindre en miniature. »

La miniature devant donc servir de règle pour peindre sur émail, Ferrand commence son traité par donner des instructions et des préceptes très-précis sur cette science. Après avoir fait observer que la manière de préparer les couleurs pour la miniature est tout-à-fait différente de celle de la peinture en émail, il en donne la nomenclature tant de celles qui se vendent en morceaux que de celles qui se débitent en poudre. Vient ensuite l'explication nette, précise et claire des différentes maximes sur la manière de procéder dans la facture du portrait, et lorsqu'on a lu attentivement les avis qu'il donne, non seulement on se sent suffisamment instruit pour commencer, mais on en éprouve encore le désir; on voudrait déjà avoir la palette et le pinceau en main et un joli visage à peindre.

Notre auteur n'est ni moins clair ni moins explicite lorsqu'il dévoile les secrets de l'art du feu ou de la science de peindre en émail. Il donne d'abord l'énumération des métaux qui lui ont servi de base pour créer ses émaux.

Ce sont : l'étain, le plomb, le fer, l'acier, le cuivre, l'or, l'argent, l'antimoine, le safre, le salicot, la cendre gravelée, la litharge, la manganèse et le perigueur. Et comme de ces différentes matières l'or et l'argent étaient celles qui entraient le plus abondamment dans la préparation qu'il faisait, il ne laissait pas que de consacrer à ses essais des sommes assez considérables.

Dans le nombre des émaux, le pourpre est assurément la plus belle des couleurs ; mais c'est aussi la plus coûteuse à composer. Pour obtenir un beau pourpre, Ferrand prenait des lames d'or qu'il plaçait dans un creuset avec quatre fois autant d'antimoine, et, au moyen de la calcination, il arrivait à son but. Mais dire ce que lui avait coûté ce résultat, lui seul le savait ; il ne voulait même pas s'en rendre compte. Passionné pour son art, ainsi que l'avait été Palissy pour le sien, il le faisait passer avant les choses les plus nécessaires de la vie. Oubliant qu'il était homme, il courait dans la composition des émaux des dangers réels, et un jour, dans une préparation chimique, il faillit perdre la vie.

A l'occasion de la préparation d'un nouvel émail, il prit une once d'or en limaille, deux onces de sel ammoniac et huit onces d'eau forte. Il mit le tout dans un matras, espèce de vaisseau chimique à col étroit et long, qu'il plaça sur le sable chaud à petit feu, mais poussé jusqu'à ce que l'or fût en dissolution, ce qui lui donna d'abord une couleur jaune ; mais voulant arriver à un beau pourpre, il vida cette solution en inclinant le vase, afin d'en séparer une espèce de terre blanche

qui était restée au fond. Il se mit ensuite à dissoudre dans un autre matras quatre onces de mercure avec huit onces d'eau forte, et lorsqu'il eut obtenu cette nouvelle dissolution, il y ajouta un demi-verre d'eau distillée avec la solution d'or dont nous avons parlé; ce dernier mélange devint noir. Il le fit bouillir sur le sable chaud pendant une heure et demie ou à peu près dans un récipient fait exprès et proportionné à la quantité de matières voulues. L'or se précipita au fond du vase et l'eau resta claire comme de l'eau de roche; alors il la vida pour que le mercure ne se mit pas en cristal. Mais lorsqu'il voulut approcher son appareil du feu pour sécher l'humidité qui était restée aux parois, ayant sans doute chauffé un peu trop fort, une détonation eut lieu. Il fut renversé, et la commotion fut si violente qu'il en demeura sourd quelque temps et faillit en perdre la vie.

Ferrand était superstitieux et convaincu, avec quelques philosophes, que les planètes exerçaient une certaine influence sur les métaux; il s'était fait une règle de ne travailler tel ou tel métal que selon les jours de la semaine. Il prétendait l'avoir expérimenté, et voici dans quel ordre les métaux étaient rangés par rapport aux planètes :

Le plomb, qu'il mettait sous l'influence de Saturne, devait être travaillé le samedi;

L'or, le favori du Soleil, n'était bien malléable que le dimanche;

L'argent, blanc et clair comme la Lune, venait le lundi;

Le fer et l'acier, les métaux de Mars, avaient leur tour le mardi;

Le vif argent, ou le Mercure, le mercredi;

L'étain, consacré à Jupiter, le jeudi;

Et le cuivre, soumis à Vénus, le vendredi.

Sans attacher d'importance à cette division plus ou moins sensée, nous ferons remarquer qu'il n'était rien que Ferrand ne mit en œuvre pour arriver à perfectionner l'art de la peinture en émail.

Ainsi, il donne dans son traité huit manières différentes de faire des pourpres, et chacune de ces manières révèle une découverte nouvelle.

Dans l'une d'elles, par exemple, il scie des cornes de cerf en petites lamines aussi minces que possible; il les stratifie avec des lamines d'or pur dans un creuset à toute épreuve qu'il scelle d'un enduit tout particulier, et, par la calcination, il obtient un pourpre parfait.

Il s'étend principalement sur la composition des pourpres, quoique très-onéreuse, parce que cette couleur était la plus essentielle dans les ouvrages sur émail. Sans le pourpre, selon lui, toutes les carnations étaient défectueuses; cette nuance réjouit la vue dans les draperies et, lorsqu'elle est habilement distribuée, elle produit des effets admirables.

Après le pourpre et peut-être autant que le pourpre, le bleu d'argent lui donna beaucoup de peine à composer, et il eut d'autant plus de mérite dans ses recherches qu'il lui fallut tout inventer, personne avant lui n'ayant travaillé à cette couleur. Mais, pour l'obtenir, que de soins et que d'essais infructueux! On en jugera par le détail suivant :

Il prenait une dizaine, quelquefois plus, de pièces de monnaie en argent qu'il perçait à l'aide d'un poinçon. Il suspendait ces pièces, par autant de fils, dans un pot de grès recouvert d'une toile cirée. Les pièces, sans se toucher entre elles et isolées du vase, devaient baigner dans du vinaigre très-acide mêlé de sel ammoniac. Il laissait reposer le tout pendant trois semaines au moins dans du fumier de cheval,

le plus chaud qu'il pouvait trouver, et, ce délai expiré, ces pièces s'étaient recouvertes d'un azur plus beau que l'outremer.

Toute découverte, le moindre résultat heureux dans les expériences que l'on fait, dédommagent du labeur par la satisfaction que l'on en éprouve. Ferrand, dans sa modestie, attribuait ses succès à une inspiration céleste. Ce qui n'était que l'effet d'un travail opiniâtre, il le mettait sur le compte de son bon génie. Il avouait naïvement ses mécomptes, car il savait bien au fond que ce qui est extraordinaire paraît grand si la fortune le couronne, et que tout ce qui est grand paraît fou si l'événement est contraire.

« Mes différentes opérations, dit-il quelque part, m'ont
« souvent empêché de dormir; quelquefois même elles ne me
« donnoient pas le temps de manger. J'ai quitté toutes autres
« occasions de m'enrichir pour l'amour de la science. J'ai
« sacrifié à mon art favori le plus beau de mon bien, et j'ai
« essuyé bien des duretés dans ma famille qui vouloit m'o-
« bliger de l'abandonner. J'ai résisté à tout, même à la solli-
« citation de mes proches. »

Enfin, après avoir parcouru la longue série de couleurs et d'expériences nécessaires pour compléter son cours de peinture sur l'émail, Ferrand termine en donnant quelques avis sur une autre science qui s'était malheureusement perdue au siècle dernier, et par laquelle la renaissance recueillit des trésors que nous conservons encore précieusement. Nous voulons parler de la peinture sur verre.

Il faut remarquer que c'est François I^{er} qui s'est le plus attaché aux émaux et à la peinture sur verre, aussi a-t-il laissé bon nombre de monuments de ces deux arts qui floris-
saient sous son règne. Après la mort de ce prince, les guerres

de religion arrivant, et, par suite, le nombre des connaisseurs diminuant, les secrets qu'on avait sur ces plus belles parties de l'art disparurent presque entièrement, et nous ajouterons que, parmi les peintres qui ont pratiqué avec succès le genre dont nous parlons, figure en première ligne Jean Cousin, né à Soucy, près de Sens, et mort en 1589. C'est lui qui a peint les vitraux de la chapelle de Vincennes, ceux du chœur de l'église Saint-Gervais, à Paris, et un grand nombre d'autres verrières dont le détail nous échappe, mais toutes d'un mérite réel.

Dans l'approbation que l'académie royale de peinture et de sculpture donna à l'ouvrage de Ferrand, elle qualifia l'auteur de peintre ordinaire du roi et elle considéra l'ouvrage comme « étant d'une grande utilité pour ceux qui voudroient se perfectionner dans cet art, dont M. Ferrand avoit si bien expliqué les principes et toutes les instructions nécessaires. »

Après Ferrand, le baron d'Holbach voulut aussi faire revivre l'art de la verrerie en traduisant de l'allemand un ouvrage qui avait été imprimé à Florence, en 1612, ayant pour titre : *Dell' arte verraria*, et attribué à un savant du nom d'Antoine Néri ; mais cette production, pas plus que les travaux du chimiste Kunckel sur le même sujet et reproduit à la même époque, ne put réussir à maintenir un art passé de mode et dont les produits ne pouvaient plus couvrir la main-d'œuvre.

M. Ferrand n'eut pas la satisfaction de voir l'effet produit par son livre, car il mourut dans l'année de sa publication (1732). Selon la biographie des frères Michaut, Ferrand a laissé un fils, nommé Antoine, qui a suivi la carrière de son père. Ce fils serait Ferrand de Monthelon, peintre et professeur de l'académie de Saint-Luc, de Paris, et auteur d'un

mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts à Reims, où il fut appelé pour enseigner le dessin. Cet artiste, ajoute la biographie, dont on a loué le mérite et l'instruction, est mort à Paris, sa ville natale, en 1752.

En donnant ces derniers détails, nous citons avec réserve, la biographie en question n'étant pas toujours fidèle.

Ce que l'on peut avancer avec plus de certitude, c'est que le nom de Ferrand se rattache à une foule de faits de notre histoire locale. Sa famille, d'origine espagnole, vint s'établir en France sur la fin du *xiv^e* siècle, à la suite d'un comte de Joigny de la maison de Chalon; probablement Charles de Chalon, qui, par sa mère, Jeanne de la Trémoille, avait hérité du comté de Joigny.

Le comte institua Félix Ferrand gouverneur de ses possessions audit comté, avec la surintendance des baronnies de Viteaux et de l'Île-sous-Montréal, et c'est de ce Félix Ferrand que sont sorties les branches établies à Sens et à Joigny.

Les armes de cette famille, qui sont d'azur à la tour de Castille de sable surmontée d'un phénix éployé d'or, figuraient en plusieurs endroits de ces deux villes, notamment au-dessus de la porte d'entrée de l'Hôtel-Dieu de Joigny; on les distingue encore aujourd'hui dans ce qui reste de la chapelle du cimetière Saint-André.

La clef de voûte de Saint-Jean porte aussi un phénix avec les lettres F.F., qui signifient Fiacre Ferrand; attendu qu'en 1590, cette voûte ayant été détruite par la foudre, ce Ferrand contribua pour la plus grosse part à sa reconstruction.

Les almanachs de la ville de Sens contiennent plusieurs notices intéressantes sur sa famille. Celui de 1764, page 34, dit qu'elle a donné au barreau des magistrats illustres et à la cathédrale un grand nombre de chanoines, douze au moins,

dont la plupart ont occupé de hautes dignités dans l'église. Jean le Grand, l'un d'eux, aurait fondé la fameuse procession dite de Jean Pagnard, à laquelle on portait les superbes ornements de velours cramoisi, chargé du phénix d'or au champ d'azur. La procession s'arrêtait dans sa course vis-à-vis la sépulture de ce Ferrand, située dans une chapelle de l'Hôtel-Dieu. Un double intérêt historique se rattache à cette cérémonie, en ce qu'un vase sacré qui avait été volé fut retrouvé par le défunt en ce lieu et que ce fut à l'occasion de cette trouvaille qu'il fit élever cette chapelle avec une fondation à perpétuité.

Voici la copie d'une épitaphe faite en l'honneur de ce Jean Ferrand, grand archidiacre du cardinal de Bourbon. Elle fut placée dans une chapelle de l'Hôtel-Dieu de Sens, en 1549.

Johannis Ferrand archidiaconi magni Senonensis, et quondam vicarii generalis reverendissimorum cardinalium scilicet domini cardinalis a Borbonis et domini cardinalis Senonensis nuncupati super obitu sua cavmina.

- « Heros Borbonus clare sua dicere jura
- « Sivit me adque suas credidit ille vias
- « Septuaginta mihi achesis tunc nebas aristas
- « Atropos ah! vite dulcia fila secat,
- « Vivam iterum ac felix plurimum aborum (*sic*) tu pie Jesu
- « Serva animam, corpus verminibus esca datur ;
- « Vos Senones Galli Christum deposcite curet
- « Me æternæ pacis reddere participem. »

Obiit xxiv Aprilis anno Domini m. d. lix. Anima ejus in pace requiescat.

On ne lira pas sans intérêt la pièce suivante, qui fera comprendre toute l'importance que certaines familles en France attachaient à constater leurs titres, plutôt par respect ou par attachement à d'anciennes traditions, que pour satisfaire à un sentiment de vaine prétention nobiliaire.

« Cejourd'hui, lundi vingt-neuf novembre mil sept cent
« soixante treize, avant et après-midi,

« Nous, André Hylaire Marchand, notaire au comté de
« Joigny, exerçant comme notaire royal soussigné, en pré-
« sence et assisté de maître Edme Byot, prêtre curé de la pa-
« roisse de Saint-André de Joigny, de maître Etienne Le
« Franc, prêtre, maître, prieur et administrateur de l'hôpital
« de Joigny, du sieur François Pascal, maître d'écriture, du
« sieur Antoine Viennot, graveur en pierres, et d'Edme Mer-
« cier, maçon, tous demeurant à Joigny, mes témoins avec
« moi soussigné.

« Nous sommes, avec lesdits sieurs témoins susnommés,
« en présence et à la réquisition de MM. Joachim Ferrand,
« conseiller du roi, ancien échevin de cette ville, y demeu-
« rant, de M. Zacharie Ferrand, prêtre-curé de Saint-Aubin-
« sur-Yonne, y demeurant, tous deux fils de feu M. Jean-Baptiste
« Ferrand, seigneur en partie d'Arblay à son décès, demeu-
« rant audit Joigny, de M. Fiacre Ferrand, prêtre, bachelier
« en droit civil et canon, demeurant audit Joigny, qui étoit
« aussi fils dudit défunt, M. Jean-Baptiste Ferrand, seigneur
« d'Arblay et aussi à la réquisition de M. Fiacre Ferrand, de
« M. Etienne Ferrand d'Arblay, ancien capitaine au régiment
« Rohan-Rochefort, infanterie, et de M. Charles Ferrand de
« Champvallon, garde du corps du roi, tous trois frères de-
« meurant audit Joigny, fils du défunt M. Fiacre Ferrand,
« conseiller du roi, aussi seigneur en partie d'Arblay.

« Transportés, accompagnés desdits témoins :

« Premièrement dans la chapelle Notre-Dame, construite
« et existante dans le cimetière de la paroisse Saint-André
« de cette ville, vulgairement appelée la chapelle des Ferrand,
« laquelle chapelle est bâtie en octogone, ayant huit piliers

« buttants en pierre de taille, avec diverses figures en relief
 « qui l'entourent, laquelle chapelle a quatorze pieds de dia-
 « mètre dans œuvre, environ vingt-cinq pieds hors d'œuvre,
 « suivant le gros des pilliers buttants, sur vingt-cinq de hau-
 « teur, le dôme compris, et non compris un petit clocher étant
 « au-dessus de ladite chapelle, qui porte en outre environ
 « douze pieds ; dans lequel est une cloche.

« Avons vu et reconnu qu'à la façade extérieure, au midi,
 « au-dessous de l'entablement de ladite chapelle, est vu un
 « Phœnix en relief, en pierre, sur un bucher, soutenu par
 « deux génies, que lesdits MM. Ferrand nous ont dit être les
 « armes de leur famille.

« Etant entrés dans ladite chapelle, nous avons vu et re-
 « connu que le retable de l'autel en relief de demi-bosse,
 « représente la résurrection de Lazare ; qu'au côté droit de cet
 « autel est la figure en relief d'un chanoine en surplis, étant
 « à genoux, ayant son aumusse sur le bras et un prie-Dieu
 « devant lui et à côté d'icelui, l'écusson de ses armes, qui
 « sont un phœnix d'or en champ d'azur ; que, au-dessus du
 « dit autel, est une vierge en pierre en grand, aux deux côtés
 « de laquelle, de droite et de gauche sont deux phœnix en
 « relief et autres figures lugubres aussi en relief, en très-grand
 « nombre, tout autour de ladite chapelle tant en dedans qu'au
 « dehors, qui semblent annoncer que cette chapelle a été dé-
 « truite pour des sépultures.

« Au pied et en face de l'autel de ladite chapelle, est une
 « grande tombe de pierre autour de laquelle sont gravés les
 « mots suivants :

**En l'année — D quatre, honorable
 homme — Etienne Ferrand n'a sur**

à la mort — sy fort — cy dessous
 son corps ne soit gisant,
 Mangé des vers, enterré et mis en poudre.
 Priez Dieu qu'il le veuille absoudre.

« Au milieu d'icelle tombe est aussi gravé :

Per crucem et passionem tuam
 Libera nos Domine.

« Lesdits témoins ainsi que moi, ledit notaire, avons re-
 « marqué qu'on a donné des coups de ciseaux sur les mots
 « Etienne Ferrand, qui, néanmoins, se lisent et se distinguent
 « très-bien.

« Et ledit sieur Le Franc, prieur de l'hôpital, versé dans
 « les belles lettres et dans l'antiquité, nous a observé qu'an-
 « ciennement on ne gravoit pas sur les tombes le mot *Mille*, et
 « qu'au caractère des mots ci-dessus gravés et qui ont pu
 « se lire sur ladite tombe, il paroît qu'ils sont de l'année
 « 1504.

« Sous la tombe sus-observée, est un caveau de huit à dix
 « pieds de long sur six de large et six de haut, voûté en bons
 « grés, dans lequel sont encore quatre cercueils.

« De là, nous sommes transportés dans l'église paroissiale
 « de Saint-Jean de cette ville, dans la nef de laquelle et à la
 « voûte de la clef, à côté et dans la clef d'icelle voûte, à la
 « ligne perpendiculaire du milieu de ladite église est pratiqué
 « en bas relief un phœnix sur un hâcher, aux deux côtés du-
 « quel sont gravées ces lettres FF, qui semblent indiquer les
 « noms de M. Fiacre Ferrand, nom usité dans cette famille,
 « et sur une autre pierre de la voûte est écrit : 1590.

« Avons aussi remarqué au banc de l'œuvre le siège du
 « premier marguillier, séparé et distinct du grand banc des
 « autres marguilliers, que ce monument qui nous a paru an-

« cien est d'un bois étranger, dur et luisant, qu'on croirait
 « être du cèdre. L'ouvrage, qui est très-beau, présente en
 « relief différents personnages, des emblèmes militaires, des
 « trophées d'armes et au dessous de l'entablement de ce
 « siège est sculpté en relief un phœnix éployé sur son bûcher.

« De là, nous nous sommes transportés à l'Hôtel-Dieu de
 « cette ville, et y avons remarqué que sur la face d'entrée de
 « de la grande salle dudit Hôtel-Dieu, il y a en pierre et en
 « relief un phœnix sur un bûcher, soutenu par deux lions,
 « le tout en grand.

« Ensuite, en présence assisté et à la même réquisition que
 « dessus, nous nous sommes transportés à l'Hôtel de cette
 « ville, et dans l'armoire qui contient les titres et archives
 « de ladite ville, nous avons trouvé un livre manuscrit relié
 « en veau intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la*
 « *ville et comté de Joigny*, par le sieur Davier, avocat, écrit
 « de la main dudit sieur Davier, mort audit Joigny en l'année
 « 1746, et qu'il a légué à la ville de Joigny pour être déposé
 « auxdites archives.

« Dans lequel livre, après la description qu'y a faite ledit
 « sieur Davier, de l'église paroissiale de Saint-André dudit
 « Joigny, à la page 117, est porté et en a été extrait ce qui
 « suit :

« Près de cette église est le grand cimetière de Joigny,
 « au milieu duquel est la chapelle qui porte le nom de la
 « Sainte-Vierge, elle est desservie par le curé de Saint-André.
 « C'est feu M. Ferrand, archidiaque de Sens, qui l'a fait bâtir
 « sous le règne de François I^{er}. »

Cette chapelle existe encore. Elle sert d'annexe au tribunal
 civil de Joigny.

Nous avons cru devoir donner *in extenso* les détails qui

précédent, afin de faciliter au besoin une notice sur ce petit monument de la renaissance, qui n'est pas sans mérite au point de vue archéologique, tant à cause des sculptures qu'il conserve encore qu'à cause des souvenirs qu'il retrace.

La famille Ferrand n'est plus représentée à Joigny que par les femmes, Mesdames Lecomte, Arrault, Délions, Guiot et Diard, filles de l'ancien président du tribunal civil de Joigny, décédé à Paris en 1836.

C^{te} DE TRYON MONTALEMBERT.

(1) D'autres branches de cette famille existent à Chardy, à Briennon et à Paris. M. Ferrand, inspecteur général de l'approvisionnement des halles et marchés de Paris, est le chef d'une de ces branches.
